



GILBERT SIMONETTI

Marguerite
et Roseline
en vacances

Gilbert Simonetti

Marguerite et Roseline

en

vacances

Roman

© Gilbert Simonetti, 2023

ISBN numérique : 979-10-262-5174-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la sortie de Sainte Maxime, sur la route des Issambres, l'ancien hôtel du Grand pin montre maintenant sa façade décrépie aux fenêtres murées. Ce grand visage triste aux paupières closes est bâillonné de palissades taguées.

Approchez-vous. Entre les lattes disjointes, vous apercevez de vagues marches menant à une entrée condamnée. Un peu à droite, au milieu des herbes folles, prospérant sur la désolation, un pin parasol au tronc colossal continue de déployer au-dessus de la ruine sa corolle atomique. Peut-être serez-vous gagnés par cette rêverie frottée d'angoisse, de nostalgie que suscitent tous les lieux désertés, gares désaffectées, usines abandonnées.

Ceux qui l'ont connu vous apprendront pourtant que l'hôtel du Grand pin, avec son accès direct à la mer, était un lieu de séjour fort agréable.

En août 2002, lorsque Marguerite et Roseline s'y installent, l'établissement traverse sa période touristique la plus glorieuse.

Plus pour longtemps.

PREMIÈRE PARTIE

1

Antoine est venu les chercher à l'aéroport et les conduira à l'hôtel. Dans la zone des arrivées, il se dirige vers elles qui attendent leurs valises, environnées d'une nuée de passagers. Comme chaque année, il réalise à quel point elles ne font pas leur âge. Roseline, sa mère, teinte en châtain, vêtue d'une robe légère trotte avec sveltesse vers le tapis à bagages. On lui donnerait dix ans de moins. On peut en dire tout autant de Marguerite. Celle-ci, toute blonde, lunettes noires, chemisier et pantalon blancs, a quelque chose d'une star, de celles qui fréquentent la ligne à l'époque du Festival de Cannes. Elle dépasse Roseline d'une tête. Elle est un peu forte mais elle a gardé de la taille et des formes globalement féminines.

Arrivées à l'hôtel, voilà Roseline et Marguerite, côte à côte au pied du pin cyclopéen, têtes levées, admiratives, comme deux petites filles sous un champignon géant.

— Il doit avoir plus de cent ans, s'exclame Roseline.

— Plus de cent-cinquante, dit une longue femme maigre et triste qui s'avance vers elles pour leur serrer la main. Il plaît aux clients, rajoute-t-elle, mais ça n'est que des inconvénients. Les aiguilles nous bouchent les gouttières, les pignes nous fendent les tuiles en tombant, sans parler des risques d'incendie... Mon mari veut l'abattre. Moi je ne veux pas. Que serait l'hôtel du Grand pin, sans le grand pin ?

Elle leur donne la clef de la chambre, indique les heures de repas et disparaît.

— Ça doit être la directrice. Vous avez vu sa tête, chuchote Marguerite, dans l'escalier. Vous la connaissez ?

— Pensez-vous, depuis le temps ! Répond Roseline. Elle est trop jeune. Quand je venais avec mon mari ce n'était pas elle.

— Croyez-vous qu'elle soit contente d'avoir des clients ?

— J'en n'ai pas l'impression ! Mais j'aime mieux ça. Moi, les salamalecs... En voilà une qui ne nous tiendra pas la jambe. De toute façon, aujourd'hui, je

n'ai pas envie de parler. Les premiers jours dans un lieu nouveau, c'est toujours difficile. Et c'est encore pire quand on retrouve un endroit après tant d'années. Je ne reconnais plus rien !

Marguerite et Roseline sont veuves. Elles vous diront qu'elles se connaissent depuis toujours. Elles ne se sont pourtant réellement rapprochées que lorsque Marguerite a perdu son fils, il y a huit ans. Depuis ce drame, elles partent en vacances ensemble. Elles partent au mois d'août, pour faire comme tout le monde, en pleine saison, et ne pas se retrouver en septembre avec des charretées de *seniors*. Jusqu'à l'année dernière, elles s'installaient chez Antoine à Nice. Cette année, Roseline a décidé que l'on *ficherait la paix* aux jeunes. « *Pour la dépendance on verra plus tard !* »

Le lendemain, salle de restaurant de l'hôtel.

— Avouez, Marguerite, qu'hier à l'atterrissage, vous y pensiez.

— À quoi ?

— Au crash.

— Comme tout le monde !

— Pourtant, c'est bien vous qui me disiez l'autre jour qu'il fallait supprimer les vieux ?

— Je n'ai pas peur de mourir, j'ai peur de souffrir. Et puis... je vous avoue que je préférerais une fin plus normale. Tenez, comme nos copines, depuis deux ou trois mois, quelle série ! D'abord cette pauvre Germaine qui tombe dans son escalier... C'était en mai, je crois.

— Puis en juin, Geneviève qui s'étouffe en mangeant un bout de pomme...

— Puis en juillet, Diane. Une occlusion intestinale.

— Et tous ces enterrements !

— C'est démoralisant. Trois d'un coup... Un par mois.

— Nous sommes parties en vacances à temps !

— À qui le tour ? Le mois d'août ne fait que commencer...

Elles se regardent, elles se sourient d'un air entendu, en vieilles copines habituées à parler sans témoins de certaines choses assez graves.

Il est neuf heures, elles attendent leur petit-déjeuner.

— On ne meurt pas en vacances, reprend Marguerite.

— Et comment ! Rappelez-vous Marie-Madeleine, l'année dernière, qui est partie en train et qui est revenue en corbillard !

Marguerite sourit tristement, les yeux un peu humides. Elle a encore passé la nuit à penser à son fils décédé à quarante-neuf ans. Roseline le devine. Elle se tait, remue sa cuillère dans une tasse vide, déplace un jus d'orange qui ne la gêne pas, défroisse une nappe sans plis, joue avec un stylo. Puis, elle montre à son amie un bout de papier où l'on peut lire : « *Regardez ce type derrière vous, il est drôlement moche !* »

Marguerite tourne la tête comme pour appeler le serveur. Un individu, sur sa gauche, mastique, le regard droit, une bouchée de croissant au beurre. Son nez est tordu, son teint est olivâtre, ses yeux noirs, petits et rapprochés sous un front bas. Les sourcils se rejoignent. Mais, au grand désespoir de Roseline, Marguerite n'est pas moqueuse. Elle se saisit du stylo, du bout de papier : « *Le pauvre ! Vous n'avez pas honte ?* » Écrit-elle.

Le mari de la patronne, à peine plus accueillant que son épouse, passe entre les tables l'œil soupçonneux et les mains dans le dos comme un surveillant au réfectoire. Il est grand, âgé sans doute d'une cinquantaine d'années, les cheveux blancs, coupés très court. À son passage, on ajuste le son de sa voix, on baisse le ton inconsciemment, persécuté par on ne sait quel désagréable souvenir de collègue. Parfois même la conversation s'éteint à son approche, comme une bougie qu'un mauvais courant d'air a soufflée. Il n'est pas bavard et c'est plutôt du geste et du regard qu'il dirige ses employés.

— Oh ! Du café au lait ! S'étonne Marguerite, en se penchant sur le pot fumant que vient d'apporter un serveur.

Son regard s'anime, ses joues se colorent.

« Bon ! C'est les vacances, se dit Roseline. Je vais y avoir droit, à l'histoire du café au lait. Ça arrive au moins une fois par an. Autant s'en débarrasser tout de suite. Si cela l'empêche de penser à son fils, c'est déjà ça. »

— Et alors ? Demande-t-elle innocemment.

— Ils font comme en Italie, ils mélangent tout ! Je ne vous ai jamais raconté ?

— Oui, je crois... Risque Roseline.

— Bien sûr que si. J'ai dû vous le raconter !

Roseline croit. Marguerite en est sûre. On pourrait en rester là. Pas du tout. À un certain âge, quand il y a si peu d'avenir et tant de souvenirs... répéter, ce n'est pas *se répéter*.

— Dans cet hôtel, à Padoue, ils nous ont pris pour des fous ! Qu'est-ce que c'était que ces Français extravagants qui, après avoir réclamé du café *au* lait, voulaient séparer le café *du* lait ? Nous n'avons jamais pu nous faire comprendre. Nous voulions un pot de café *et* un pot de lait.

À d'autres moments, peut-être une fois sur deux, Marguerite peut montrer moins de bonne foi et Roseline plus de complaisance. L'une assure n'avoir jamais rien raconté, l'autre prétend n'avoir jamais rien entendu. Antoine ne passe pas assez de temps avec sa mère pour saisir toute la subtilité de ce petit jeu. *Vous êtes faites pour vous entendre*, leur dit-il. *Ce que l'une répète, l'autre l'oublie...*

Il semble pourtant que Marguerite ait un peu, cette fois-ci, abrégé son anecdote préférée. Roseline, résignée, attend la suite du récit. Mais son amie vient d'apercevoir un billet de cinquante euros tout neuf traînant sous la chaise du voisin disgracieux.

C'est le moins réussi des billets euro ; le jaune pisseux.

— Vous perdez quelque chose, monsieur.

— Non, madame, je n'ai pas amené d'argent ici, ce doit être à vous.

Marguerite se penche et se saisit du billet.

— Faites un vœu, dit Roseline, rendez-vous compte, votre premier billet en euro, trouvé et ramassé...

— Moi, à votre place, dit l’homme, je me serais recueilli quelques secondes avant de m’en emparer...

Un léger sourire a fini de désorganiser son visage si étrange.

— Mais... excusez-moi, je vous adresse la parole sans me présenter... Je m’appelle Joseph Pixoli... Pour vous servir ! Vous êtes, madame, continue-t-il en s’adressant à Marguerite encore courbée, à vous toute seule, une allégorie, c’est ce qui me frappe à l’instant en vous regardant. Vous tenez entre vos doigts la nouvelle monnaie d’un continent entier, et vous la tenez au moyen de ce que la nature a sans doute conçu de plus beau, de plus parfait, de plus efficace : une main humaine, l’instrument, l’outil de la préhension, façonné pendant des milliers d’années...

L’allégorie s’est enfin redressée, péniblement, pinçant toujours son billet entre le pouce et l’index de la main droite.

— Août 2002, renchérit Roseline, presque six mois après la disparition des monnaies nationales, Marguerite trouve son premier billet en euro... et pas une petite somme...

— En francs, ça doit faire...

— *Ça faisait*, rectifie Roseline.

Marguerite hésite, elle se concentre, et les tourments du calcul mental figent son regard.

— En francs, ça aurait fait... Dit Marguerite. Je ne me rends pas bien compte de ce que je viens de trouver.

— Nous en sommes tous plus ou moins là, remarque Joseph. La difficulté est de se constituer une échelle de référence. Tenez, pour avoir une idée de la valeur de ce billet, il faudrait vous demander combien de fois votre retraite contient cinquante euros...

— Comment savez-vous que nous sommes à la retraite ? Demande Roseline très sérieusement.

Le visage de Joseph Pixoli se fige et ses oreilles, que cachent mal de rares cheveux, commencent à rougir.